

Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse

Quelle époque vivons-nous ?

Quelle période de son histoire la psychanalyse traverse-t-elle ?

C'est à ces questions que répond le dernier livre de Laurence Kahn, *Ce que le nazisme a fait à la psychanalyse*, qui met le présent de la clinique et des concepts psychanalytiques face à leur histoire. Pour savoir où je suis, je regarde d'où je viens.

On ne fait pas, ou plus assez d'histoire en psychanalyse. Revenir à la psychanalyse comme mouvement, traversé par des crises, et particulièrement celles de l'histoire contemporaine, est le parti-pris de Laurence Kahn dans ce livre comme dans les précédents. La psychanalyse appartient au XX^{ème} siècle et est nouée à son destin. Nous n'avons pas encore mesuré les conséquences de ce nouage, précisément parce que l'histoire et son écriture sont faites de conceptions, d'oubli et de mémoire, de latences. Si l'histoire de la psychanalyse est marquée par des tendances, des avancées et des échecs - de la névrose aux pathologies traumatiques - il s'agit ici de penser comment ces périodes se succèdent, et ce qu'elles doivent à la culture qui les fondent.

C'est sans doute sa formation d'helléniste et sa connaissance intime de la fonction de la tragédie dans la culture qui donnent à la pensée de Laurence Kahn un pli toujours polémique. Puisque nous avons rencontré le Mal dans l'expérience de l'extermination des Juifs d'Europe pendant la Seconde guerre mondiale, il convient de rappeler en premier lieu l'affinité profonde de la psychanalyse et de la tragédie dans une certaine façon de soigner le mal par le mal. On le sait depuis *Le psychanalyste apathique* et le patient postmoderne, la visée actuelle de Laurence Kahn est, dans le paysage psychanalytique, le développement croissant du paradigme traumatique qui ont pour effet de privilégier les méthodes empathiques et compréhensives. Au passage, c'est le travail de la sexualité, mais aussi de la haine, de la pulsion de mort et du surmoi qui sont relégués au second plan voire évacués - des deux côtés du divan. L'engagement métapsychologique de Laurence Kahn se tient donc avant tout à cet endroit, où le travail de la cure et le travail de culture se lient dans la même nécessité de mettre à l'épreuve le surmoi avant tout recours à l'idéal, puisque la psychanalyse n'est pas une idéologie, n'est pas une *Weltanschauung*.

Laurence Kahn ne serait peut-être d'ailleurs pas d'accord pour considérer son approche dans la perspective du « mouvement psychanalytique » - *mouvement* conservant encore un peu du ferment romantique d'où vient, aussi, la psychanalyse. Et précisément, c'est à cet héritage commun parce qu'allemand que s'est confrontée la psychanalyse au moment de l'avènement du nazisme. Les premiers effets de celui-ci, elle les rappelle, sont l'exil de nombreux membres, l'atteinte irréparable du socle langagier et de l'appareil théorique. En revenant sur les travaux de Victor Klemperer et en gardant en main, tout au long du livre, les ouvrages d'Imre Kertész, elle montre ainsi comment l'usage du mot *Trieb* par Hitler et les théoriciens du nazisme a touché alors, en profondeur, la théorie de la pulsion et déterminé la naissance des courants collaborateurs ou dissidents à l'intérieur de la psychanalyse. On connaît mal cette histoire. On connaît mal les textes des théoriciens nazis parce qu'on préfère ne pas les lire (Rosenberg en premier lieu), et assez mal les noms et les conflits qui divisèrent la communauté analytique pendant la guerre et juste après. L'enjeu des débats, que je simplifie considérablement ici, se situe entre l'usage de la pulsion, le rapport entre la pulsion freudienne et celle, romantique, raciale dont s'empare le nazisme, et la *Weltanschauung*. D'un côté, de Moïse à Malaise, Freud avait donné les moyens de penser le traitement psychique par la pulsion dans un scepticisme profond à l'égard des idéaux et des solutions collectives en général ; de l'autre, une idéologie s'impose par une œuvre de mort justifiée par l'assomption du meurtre, de la race, et du mythe : « *on voit alors de quelle manière l'appel hitlérien au pulsionnel, absolument constant, place les psychanalystes face à un détournement*

d'autant plus vertigineux que la pureté de la race, l'intrication des valeurs civilisatrices dans le matériau biologique sont adossés à un discours scientifique qui se présente avec les atours de l'académisme allemand de l'époque. » Ce détournement, il faut le rappeler, est aussi celui qu'a connu peu avant F. Nietzsche. Il est bien celui d'une époque, de l'héritage de la pensée allemande, qui a touché la philosophie autant que la psychanalyse.

La reconnaissance du coût du renoncement pulsionnel dans le processus de culture et l'élaboration tragique de la faute au moyen du logos n'ont pas suffi à faire rempart à la barbarie, et c'est dans cette perspective que L. Kahn analyse « *la haine de la civilisation, explicite dans le projet de fonder la culture sans médiation sur la nature, (qui) ruine par conséquent tout récit émancipateur.* ». Elle s'attache donc à revenir précisément sur les points de la théorie freudienne de la psychologie des foules, la fonction de la culpabilité et de la pulsion de mort pour montrer comment, à partir du problème considérable posé par le travail entre la domestication des pulsions opérée par le surmoi et la dictature de la raison ont émergé les premiers termes de l'*ego-psychology*. Existe-t-il, et la question est urgente, un traitement rationnel de la vie psychique ? On mesure combien le chemin est étroit, qui mène finalement au constat d'un échec de la raison, que la philosophie a fait assez vite (L. Kahn suit également de près Adorno), mais que la psychanalyse n'a peut-être pas suffisamment considéré : c'est-à-dire qu'elle n'avait pas encore pris la pleine mesure du rapport entre ce moment de sa vie théorique (celui de la naissance de l'*ego-psychology*, du renforcement du moi annoncé par Hartmann) et le désastre politique qui l'avait précipité.

C'est par les conséquences de cette trajectoire sinueuse et douloureuse, du choc subi par la psychanalyse que L. Kahn refait le chemin vers la question complexe de la *Weltanschauung*. L'*ego-psychology*, qui donnera son pli au traitement proposé aux survivants de l'extermination, est la réponse consensuelle mais peut-être aussi inévitable alors, au profond « *dérèglement de la pensée* » produit par l'idéologie nazie. Dans cette séquence, c'est aux victimes qu'on s'est identifié en premier -laissant l'identification avec les criminels au second plan. L'enfant totalitaire né de la masse toute puissante est toujours notre destin possible, mais c'est sur le chaos de la psyché traumatisée que la psychanalyse s'est penchée après la guerre, dans le refoulement massif des schèmes sexuels et tragiques qui forment l'appareil pulsionnel de la métapsychologie. Scène primitive, sadisme, masochisme, identification à l'agresseur, pulsion de mort : c'est finalement la littérature qui semble s'être le plus vite emparée de ce qui, de la vie humaine, s'était alors déchaîné, prenant à bras-le-corps le monstre dont chacun est fait, et formant son récit.

La massification des processus identificatoires liée à l'expérience des camps n'a pas permis jusqu'ici de faire l'examen des procédures singulières de subjectivation dans le désastre. C'est à cette singularité que la littérature de Kertész, de Beckett, de Celan, parmi d'autres, renvoie. C'est cette singularité pulsionnelle et encore labile que Laurence Kahn veut faire entendre chez les patients rescapés d'hier et d'aujourd'hui. Il n'en va pas seulement d'une fidélité à la conscience tragique qui nous fonde, il en va aussi du langage qui a été brisé et pour lequel la psychanalyse doit continuer de jouer sa partie, en tant que ressort libidinal. Il se peut alors que le désert nourri par les représentations traumatiques se peuple de figures meurtrières dont l'analyste se trouvera chargé, garant d'une scène qui doit rester ouverte, et qui noue depuis l'Antiquité l'homme à sa culture pour le meilleur et pour le pire.